

Philip Roth

Le complot contre l'Amérique



folio

COLLECTION FOLIO

Philip Roth

Le complot contre l'Amérique

*Traduit de l'américain
par Josée Kamoun*

Gallimard

Titre original :

THE PLOT AGAINST AMERICA

© *Philip Roth, 2004.*

All rights reserved.

© *Éditions Gallimard, 2006, pour la traduction française.*

Philip Roth est né à Newark, aux États-Unis, en 1933. Il vit dans le Connecticut.

Son premier roman, *Goodbye, Columbus* (Folio n° 1185), lui vaut le National Book Award en 1960. Depuis, il a reçu de nombreux prix aux États-Unis : en 1987 pour *La contrevie* (Folio n° 4382), en 1992 pour *Patrimoine* (Folio n° 2653) et en 1995 pour *Le Théâtre de Sabbath* (Folio n° 3072). *Pastorale américaine* (Folio n° 3533) a reçu le prix du Meilleur Livre étranger en 2000 et *La tache* le prix Médicis étranger en 2002.

À S.F.R.

Juin - octobre 1940

Lindbergh ou la guerre

C'est la peur qui préside à ces Mémoires, une peur perpétuelle. Certes, il n'y a pas d'enfance sans terreurs, mais tout de même : aurais-je été aussi craintif si nous n'avions pas eu Lindbergh pour président, ou si je n'étais pas né dans une famille juive ?

Lorsqu'en juin 1940 survint le premier choc avec la convention républicaine de Philadelphie, qui se choisit pour candidat à la présidence le héros américain et aviateur mondialement connu Charles A. Lindbergh, mon père avait trente-neuf ans. Agent d'assurances, il avait quitté l'école à la fin de la quatrième, et gagnait un peu moins de cinquante dollars par semaine, de quoi assurer le quotidien sans trop de superflu. Ma mère, n'ayant pu s'inscrire faute de moyens à l'école d'institutrices au sortir du lycée, avait fait du secrétariat quand elle vivait encore chez ses parents ; au plus noir de la Crise, elle nous avait épargné le sentiment de la pauvreté, gérant la paie que mon père lui rapportait le vendredi soir avec la même efficacité qu'elle mettait dans la tenue du ménage ; elle avait trente-six ans. Mon frère Sandy, jeune prodige du dessin, avait douze ans et

il était en cinquième ; quant à moi, au cours élémentaire deuxième année avec un trimestre d'avance, j'étais philatéliste en herbe, inspiré comme des millions de gosses de mon âge par le plus éminent d'entre eux, le président Roosevelt. J'avais sept ans.

Nous occupions le premier étage d'un pavillon à trois appartements, dont une mansarde, dans une rue bordée d'arbres, où chaque maison de bois avait son perron de brique rouge surmonté d'un toit terminé en auvent, et son jardin grand comme un mouchoir de poche, délimité par des haies basses. Le quartier de Weequahic s'était construit sur des fermes, à la frange sud-ouest encore embryonnaire de Newark, juste après la Première Guerre mondiale. Il se réduisait à une demi-douzaine de rues auxquelles une humeur conquérante avait donné le nom d'amiraux victorieux de la guerre hispano-américaine ; le cinéma du coin s'appelait, lui, le Roosevelt, en hommage au vingt-sixième président des États-Unis, lointain cousin de notre FDR. Summit Avenue, notre rue, se trouvait (comme son nom l'indiquait) au sommet de la colline du quartier, un des points culminants de cette ville portuaire qui dépasse rarement trente mètres d'altitude au-dessus des marais salants du nord et de l'est et de la baie profonde, complètement à l'est de l'aéroport, cette baie qui longe les réservoirs de pétrole de la péninsule de Bayonne et rejoint la baie de New York pour baigner la statue de la Liberté et se fondre dans l'Atlantique. Depuis notre chambre, par la fenêtre de derrière, on voyait parfois jusqu'à la ligne d'arbres sombre des Watchung, molles collines au pied desquelles s'éten-

daient de vastes propriétés, des banlieues riches et aérées, aux marches du monde connu, à quelque douze kilomètres de chez nous. Au carrefour suivant, côté sud, on trouvait la banlieue ouvrière de Hillside, dont la population était surtout constituée de non-Juifs. Cette frontière marquait le début du comté d'Union, un tout autre New Jersey.

Nous étions une famille heureuse, en 1940. Mes parents étaient des gens sociables, hospitaliers, qui trouvaient leurs amis parmi les collègues de mon père et les femmes qui avaient, comme ma mère, aidé à monter l'association de parents d'élèves de la toute jeune école de Chancellor Avenue, que nous fréquentions mon frère et moi. Tous étaient juifs. Les hommes du quartier travaillaient à leur compte, marchands de bonbons, épiciers, bijoutiers; ils vendaient des robes, des meubles, tenaient la station-service, la charcuterie casher; ils étaient propriétaires de petits ateliers de fabrique sur la ligne de partage entre Newark et Irvington; ils étaient plombiers, électriciens, peintres ou chauffagistes. D'autres, comme mon père, étaient des pousse-cailloux de la vente qui arpentaient les rues pour démarcher les gens et toucher leur commission. Les médecins juifs, les avocats, les commerçants prospères qui avaient de grands magasins en ville habitaient des pavillons individuels dans les rues à l'est de Chancellor Avenue, plus près de Weequahic Park, ses cent vingt hectares paysagers, ses pelouses, ses bois, son lac où l'on canotait, son parcours de golf, sa piste de courses d'attelage, séparaient cette partie de Weequahic des usines et des zones de fret aux bords de la Route 27 et du viaduc des chemins de fer de Pennsylvanie, puis, plus à l'est, de l'aé-

roport à peine ébauché, et, plus à l'est encore, au bord de l'Amérique, des hangars et des docks de la baie de Newark, où l'on déchargeait des denrées venues du monde entier. Côté ouest, ce côté ouest sans parc qui était le nôtre, on trouvait bien un instituteur ou un pharmacien par-ci par-là, mais il n'y avait guère de professions libérales chez nos proches voisins, et sûrement aucune famille d'industriels ou de financiers opulents. Les hommes travaillaient cinquante, soixante, voire soixante-dix heures et plus par semaine. Les femmes travaillaient tout le temps, sans grand équipement ménager pour les décharger des corvées; elles faisaient la lessive, repassaient les chemises, reprisaient les chaussettes, retournaient les cols, recousaient les boutons, glissaient de la naphtaline dans les lainages, ciraient les meubles, balayaient, passaient la serpillière, faisaient les vitres, récuraient les lavabos, les baignoires, les toilettes, les cuisinières, passaient l'aspirateur sur les tapis, soignaient les malades, faisaient les commissions et la cuisine, nourrissaient la parentèle, mettaient de l'ordre dans les placards, les tiroirs, avec un œil sur les travaux de peinture, l'entretien de la maison; elles marquaient les fêtes religieuses, payaient les factures, tenaient les comptes du ménage sans perdre de vue les enfants : santé, habillement, scolarité, alimentation, conduite, anniversaires, sans oublier la discipline et la bonne humeur. Quelques-unes trimaient avec leur mari à la boutique familiale, dans les rues commerçantes; le soir après l'école, ainsi que le samedi, leurs aînés venaient les aider, livrer la marchandise, tenir le stock et faire le ménage de la boutique.

C'était par leur travail que j'identifiais et que je dis-

tinguais nos voisins, bien plus que par leur religion. Dans notre quartier, aucun homme ne portait la barbe ou le costume désuet du Vieux Monde ; on ne portait pas davantage la kippa, ni à l'extérieur ni dans les maisons où j'avais mes entrées chez mes petits camarades. Les adultes ne pratiquaient plus la religion par des signes extérieurs reconnaissables, si tant est qu'ils aient continué de la pratiquer de façon sérieuse, et autour de nous, mis à part des commerçants d'âge mûr comme le tailleur ou le boucher casher, ou encore quelques vieillards malades ou décrépits contraints d'habiter chez leurs enfants adultes, presque personne n'avait d'accent. En 1940, dans les familles juives du sud-ouest de la plus grande ville du New Jersey, on parlait un anglais américain bien plus proche de celui d'Altoona ou Binghamton que des célèbres dialectes de nos homologues juifs des cinq districts, sur l'autre rive de l'Hudson. Des caractères hébraïques avaient été imprimés au pochoir sur la vitrine du boucher casher, et gravés au fronton des petites synagogues, mais c'étaient bien, avec le cimetière, les seuls endroits où l'on avait l'occasion de rencontrer l'alphabet du livre de prière plutôt que les lettres familières de la langue maternelle en usage à longueur de temps chez presque tout le monde, pour tout propos imaginable, humble ou noble. Au kiosque à journaux, devant la boutique de bonbons du coin, il y avait dix fois plus de lecteurs du *Racing Form* et de ses conseils pour les turfistes que du *Forvetz*, quotidien en yiddish.

Israël n'existait pas encore ; en Europe, six millions de Juifs n'avaient pas encore cessé d'exister ; quant à la lointaine Palestine, sous mandat britannique depuis

la dissolution par les Alliés des provinces reculées du défunt Empire ottoman, en 1918, son importance locale était pour moi un mystère. Lorsque, une ou deux fois par an, un étranger, portant la barbe celui-là, et toujours coiffé de son chapeau, passait le soir pour quêter, dans son anglais approximatif, des fonds destinés à y établir une nation qui soit la patrie des Juifs, je voyais mal, sans être un enfant ignare, ce qu'il faisait sur notre palier. Nos parents nous donnaient, à Sandy ou à moi, quelques pièces à glisser dans sa sébile, largesse surtout inspirée, me disais-je, par la gentillesse et le désir de ne pas blesser ce pauvre vieux qui, les années passant, n'arrivait toujours pas à se mettre dans la tête que nous avions déjà une patrie depuis trois générations. Tous les matins, à l'école, c'était au drapeau de cette patrie-là que je prêtai allégeance. Je chantais ses merveilles avec mes camarades de classe lors du rassemblement matinal. Je suivais avec zèle les fêtes nationales, sans jamais me demander ce que représentaient pour moi les feux d'artifice du 4 Juillet, la dinde de Thanksgiving ou les doubles matches de Declaration Day. Notre patrie, c'était l'Amérique.

Et puis les républicains investirent Lindbergh, et tout changea.

Pendant près d'une décennie, Lindbergh fut un héros dans notre quartier comme partout ailleurs. Sa traversée de l'Atlantique en solitaire — trente-trois heures et demie sans escale pour rallier Long Island à Paris — aux commandes de son minuscule monoplace, le *Spirit of Saint Louis*, coïncidait même avec le jour du prin-

temps 1927 où ma mère s'était découverte enceinte de mon frère aîné. Le jeune aviateur dont l'audace avait fait palpiter l'Amérique, et le monde entier avec elle, dont l'exploit annonçait des progrès aéronautiques inimaginables, en arriva donc à occuper une niche toute particulière dans la galerie des anecdotes familiales dont l'enfant tisse l'étoffe de sa mythologie personnelle. Le mystère de la grossesse, joint à la prouesse aéronautique, dota ma propre mère d'une aura quasi divine : l'incarnation de son premier enfant s'accompagnait d'une annonce planétaire. À l'âge de neuf ans, Sandy allait immortaliser la conjonction de ces deux événements grandioses par un dessin, clin d'œil involontaire à l'art de l'affiche soviétique. Il représentait notre mère à des kilomètres de chez nous, parmi une foule joyeuse, au croisement de Broad Street et de Market Street. C'est une frêle jeune femme de vingt-trois ans à la chevelure sombre, rayonnant de robuste allégresse ; détail curieux, elle est toute seule et porte son tablier de cuisine à fleurs, au carrefour le plus animé de la ville ; l'une de ses mains repose, doigts écartés, sur le devant du tablier, qui souligne des hanches qu'on croirait adolescentes, tandis que, de l'autre, elle est la seule personne de la foule à montrer le *Spirit of Saint Louis* bien visible au-dessus du centre-ville ; à cet instant précis, elle comprend que, exploit tout aussi triomphal pour une mortelle que celui de Lindbergh, elle a conçu Sanford Roth.

Sandy avait quatre ans, et moi, Philip, je n'étais pas né, lorsqu'en mars 1932, le premier enfant de Charles et Anne Morrow Lindbergh, un garçon dont la nais-

sance, vingt mois plus tôt, avait plongé le pays dans la liesse, fut enlevé de la nouvelle maison familiale du bourg rural de Hopewell, au fin fond du New Jersey. Dix semaines plus tard environ, meurtre ou accident, le corps en décomposition était retrouvé par hasard dans les bois, à quelques kilomètres de là. À la faveur de l'obscurité, le bébé encore en pyjama avait été arraché de son berceau et transporté par une fenêtre du deuxième étage au moyen d'une échelle de fortune, tandis que sa mère et sa nourrice vaquaient à leurs occupations du soir dans une autre partie de la maison. En février 1935, à Flemington dans le New Jersey, Bruno Hauptmann, un Allemand de trente-cinq ans, ancien détenu qui habitait le Bronx avec sa femme, comme lui allemande, fut reconnu coupable de rapt et de meurtre d'enfant. Alors, l'audace du premier pilote à avoir traversé l'Atlantique en solitaire s'auréola d'une douleur qui fit de lui un titan martyr, un peu comme Lincoln.

À la suite du procès, les Lindbergh quittèrent temporairement l'Amérique dans l'espoir de protéger leur deuxième enfant du malheur et de retrouver un peu de l'intimité qui leur était si chère. Ils s'installèrent donc dans un petit village anglais, et de là Lindbergh entreprit ses visites privées en Allemagne nazie, ce qui lui vaudrait une image de traître aux yeux de la plupart des Juifs américains. Au cours des cinq voyages qui lui permirent de constater de visu l'ampleur de la machine de guerre allemande, il fut reçu fastueusement par le maréchal Goering, ministre de l'Air, et décoré en grande pompe au nom du Führer; il ne cacha pas la

haute estime en laquelle il tenait Hitler, et déclara que l'Allemagne était le pays le plus intéressant au monde, et son leader un « grand homme » — admiration et intérêt qui venaient après l'adoption de lois raciales déniaient leurs droits civiques et sociaux, ainsi que leurs titres de propriété, aux Juifs allemands, annulant leur citoyenneté et leur interdisant le mariage avec les Aryens.

Lorsque j'entrai à l'école, en 1938, le nom de Lindbergh soulevait chez nous la même indignation que l'émission de radio dominicale du père Coughlin, prêtre de Detroit rédacteur en chef d'un hebdomadaire d'extrême droite, *Social Justice*, dont l'antisémitisme virulent enflammait un lectorat non négligeable en ces temps de crise économique. En novembre 1938 — l'année la plus noire, la plus funeste pour les Juifs d'Europe depuis dix-huit siècles — le plus terrible pogrom de l'histoire moderne, la *Kristallnacht*, fut déchaîné par les nazis dans toute l'Allemagne : des synagogues furent réduites en cendres, les domiciles et les commerces des Juifs démolis, et, en cette nuit qui enfantait les monstres de l'avenir, des Juifs furent arrachés à leur maison et déportés dans des camps de concentration. On représenta à Lindbergh qu'après cette barbarie sans précédent perpétrée par un État contre les enfants de son propre sol, il pourrait peut-être rendre la croix d'or aux quatre svastikas que le maréchal Goering lui avait remise au nom de Hitler, mais il refusa, arguant que restituer publiquement la croix de l'Ordre de l'Aigle allemand ne serait qu'un camouflet gratuit au régime nazi.

Lindbergh fut le premier Américain vivant célèbre que j'appris à détester, tout comme le président Roose-

velt était le premier Américain vivant célèbre qu'on m'apprit à aimer. Voilà pourquoi, lorsque, en 1940, les républicains l'investirent comme adversaire de Roosevelt, ce fut le premier coup de boutoir contre l'immense capital de sécurité personnelle que j'avais tenu pour acquis, moi, l'enfant américain de parents américains, qui fréquentais l'école américaine d'une ville américaine, dans une Amérique en paix avec le monde.

La seule menace comparable était survenue treize mois auparavant. Mon père, qui travaillait pour la Metropolitan Life à son agence de Newark, parvenait régulièrement à faire du chiffre même au plus noir de la Crise, et il se vit offrir une promotion : directeur adjoint du personnel de l'agence d'Union, à une dizaine de kilomètres de chez nous, dans une ville dont je savais seulement qu'elle possédait un drive-in où l'on pouvait voir des films y compris les jours de pluie. La compagnie d'assurances souhaitait l'y installer avec sa famille s'il prenait le poste ; directeur adjoint du personnel, il pourrait rapidement prétendre à un salaire de soixante-quinze dollars par semaine, puis cent dans les années qui suivraient — une fortune pour des gens ayant nos perspectives d'avenir, en 1939. Par ailleurs, puisque en ces années de crise on pouvait avoir sur place un pavillon individuel pour quelques milliers de dollars seulement, mon père serait en mesure de réaliser une ambition qu'il avait nourrie pour avoir grandi sans le sou dans des immeubles de rapport de Newark : devenir propriétaire en Amérique. La « fierté du propriétaire » était une de ses formules favorites ; elle recou-

vrait une idée aussi réelle que le pain pour un homme ayant de telles origines, une idée qui n'avait rien à voir avec la compétition sociale ou les signes extérieurs de richesse, mais qui était liée à son statut d'homme, soutien de famille.

Seule ombre au tableau, Union comme Hillside étant des banlieues ouvrières non juives, mon père serait sans doute le seul Juif d'une agence de trente-cinq personnes, ma mère la seule Juive de la rue, mon frère Sandy et moi les seuls petits Juifs de l'école.

Le samedi qui suivit cette offre de promotion — promotion qui se traduirait surtout par une petite marge de sécurité financière bienvenue pour la famille en cette période de crise — nous partîmes tous quatre faire un tour à Union après le déjeuner. Une fois sur place, nous longeâmes les rues résidentielles avec un œil sur les maisons à étage, pas toutes semblables, certes, mais chacune avec son perron de brique, sa porte moustiquaire, sa pelouse tonduée avec soin et ses arbustes, son allée de graviers menant au garage prévu pour une seule voiture, des maisons bien modestes mais tout de même plus spacieuses que notre quatre-pièces, et qui ressemblaient beaucoup aux maisonnettes blanches vues dans les films sur l'Amérique profonde, l'Amérique originelle. Mais une fois sur place, notre allégresse naïve à l'idée d'accéder au statut de propriétaires céda bientôt, comme il était assez prévisible, à des spéculations sur la profondeur de la charité chrétienne. Ma mère, si énergique d'ordinaire, répondit au « Qu'est-ce que tu en penses, Bess ? » de mon père avec un enthousiasme que même un enfant devinait feint. Et

malgré mon jeune âge, je compris pourquoi. Elle pensait : « Les gens diront “C’est la maison des Juifs.” J’aurai l’impression d’être revenue à Elizabeth. »

Elizabeth, où ma mère avait grandi dans l’appartement au-dessus de l’épicerie paternelle, était un port industriel du New Jersey grand comme le quart de Newark, fief d’une classe ouvrière irlandaise, avec ses politiciens et le réseau serré de sa vie paroissiale gravitant autour de ses nombreuses églises. Je n’avais jamais entendu ma mère se plaindre d’avoir subi des brimades caractérisées dans son jeune temps, mais il lui avait tout de même fallu attendre de s’installer au moment de son mariage dans le nouveau quartier juif de Newark pour prendre de l’assurance ; là, elle était d’abord devenue membre « actif » de l’association de parents d’élèves, puis vice-présidente chargée de monter le club des parents d’élèves en maternelle, et enfin présidente de l’association. À ce titre, après avoir assisté à une conférence sur la paralysie infantile, à Trenton, elle avait lancé l’idée d’un bal annuel au profit des petits polios le 30 janvier, anniversaire du président Roosevelt, idée qui fut reprise par la plupart des écoles de la ville. Au printemps 1939, avec ses idées progressistes, elle en était déjà à sa deuxième année de gestion réussie et soutenait un jeune professeur de sociologie qui préconisait l’introduction de méthodes audiovisuelles à l’école de Chancellor Avenue. Comment ne pas se sentir dépouillée de tout ce qu’elle avait conquis en tant qu’épouse et mère de Summit Avenue ? Si nous avions la chance d’emménager dans une maison à nous dans n’importe laquelle de ces rues d’Union que nous

142547



Le complot contre l'Amérique Philip Roth

Cette édition électronique du livre
Le complot contre l'Amérique de Philip Roth
a été réalisée le 14 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070337903 - Numéro d'édition : 165627).

Code Sodis : N50205 - ISBN : 9782072452208

Numéro d'édition : 232992.